



Jean-Noël Reichel utilise les ressorts de la photo judiciaire pour incarner l'identité d'un peuple : Signatures.

Pascarel s'intéresse aux « répétitions dramatiques de l'histoire et leur impunité ». Interrogeant le génocide cambodgien, il crée des caissons lumineux qui, sous l'effet de la présence du spectateur, font surgir des images de lieux de divertissement... ou de torture, de personnes, bourreaux ou victimes. De là naissent le trouble, l'ambiguïté.

**Quant à Jean-Noël Reichel, il produit, du coin de sa rue parisienne, une œuvre juste, forte, enthousiasmante, bien accrochée sur ses voisins étrangers. Ressorts de la photographie judiciaire, profils, empreintes et paumes de la main de la Béninoise, de l'Iranien, du Tchèque, de la Japonaise, du Pakistanais, du Marocain... sont ici convoqués pour incarner, aux yeux du monde, quelque chose comme l'identité collective de leur peuple. Et c'est fou comme on lit, comme on décrypte dans une posture qui varie, dans le fait que certains sont altiers, d'autres penchent vers l'arrière, d'autres, encore, donnent l'impression qu'ils vont s'envoler!**

« Et si, sans m'en rendre compte, plutôt que le voyage, je cherchais la clôture. Vers le large. Enfermé? » se demande Jean Gaumy (agence Magnum), qui n'est toujours pas revenu de ses périodes répétés, glissantes, nauséuses, passés sur des châluisiers à pont ouvert où le tangage se vit au milieu des éléments, dans un univers à la *Pêcheur d'Islande*. La lumière baisse, onirique. Le ciel devient anthracite. On se croirait devant le grand écran du cinéma, on s'enfonce dans *Moby Dick*. Les hommes sont à la peine, cassés, défaits, fantômes blancs sous leurs capuches de ciré. Les goélands, inquiétants, tournoient dans le vent qui cingle. Les paquets de mer ruissellent. C'est alors qu'au comble de l'horreur, comme une partition de jazz, les éléments s'ordonnent, se mettent en phase, composent un cadre et que le miracle de la photographie se produit...

MAGALI JAUFFRET

*Chroniques nomades, 6<sup>e</sup> festival de photographies de voyages et d'aventures. Les Greniers à Sel, rue de la Ville. 14600 Honfleur. Tél.: 0231892330. Jusqu'au 6 juin, de 11 heures à 19 heures.*

## Sarah Caron honorée

Sarah Caron, trente et un ans, est la lauréate, cette année, du prix Chroniques nomades soutenu par l'AFAA et le conseil régional de Basse-Normandie.

Cette bourse, elle l'a obtenue pour développer son projet sur la route que taillent les migrants d'Afrique subsaharienne remontant vers l'Espagne. Ce travail poursuit le

précédent, d'une écriture formidable, qui, lui, s'attachait au sort des immigrés marocains transformés en esclaves des temps modernes. Ces derniers, venus cultiver la tomate sous les gigantesques mers de plastique des serres de la région d'Almeria, en Andalousie, ont subi, au début de l'an 2000, une terrible ratonade.



Le travail de coloriste de Flore-Ael Surun sur les jeunes SDF : Sur-vie sans.

## De port en port, échanges Nord-Sud

C'est logique, pour sa prochaine édition, Chroniques nomades prévoit de se déplacer. Les expositions vont tourner, franchir mers et océans, rallier les ports de Méditerranée et d'Europe avec lesquels Honfleur a toujours, dans son histoire lointaine ou récente, entretenu des liens de commerce, de métissage. Les villes portuaires sont demandées, en phase avec ces pratiques d'échange. Mais elles ne seront pas que destinataires. Honfleur sera ville d'accueil.

Dans le cadre d'une sorte d'échange Nord-Sud, ne fait-elle pas, déjà, cette année, la part belle à des perles rares arrivées de Bamako, cité

maliennne marquée, elle, par sa forte identité fluviale? Il faut voir, en semaine, le travail pédagogique qu'autorisent, par exemple, les images réalisées dans le cadre des ateliers de sténopés (1), par des adolescents des rues maliens, fidèles à ces pratiques par une prise en charge alimentaire et une alphabétisation leur permettant de comprendre les indications techniques nécessaires ne serait-ce qu'à la prise de vue et au tirage.

M. J.

(1) La technique du sténopé est réduite au minimum: une boîte noire, un trou et une feuille de papier sensible.

# L'instant de peu magnifié

**Théâtre. Au bois lacté, de Dylan Thomas, par la grâce de la poésie fait de la vulgaire anecdote un événement enchanteur.**

Si l'âme en alerte nous pouvions pénétrer ces eaux troubles du sommeil, à l'heure où le fantasme prend le pas sur l'esprit du dormeur. Si l'on s'emparait de ces désirs inavouables, figés le jour sous le joug des bienséances et de l'indiscrétion d'autrui...

La première partie de la pièce *Au bois lacté*, du Britannique Dylan Thomas (1914-1953) qui, à trente-neuf ans déjà, succomba d'un usage inconsidéré de whisky, nous fait précisément offrir d'une enfilée d'images dénichées aux limbes de l'inconscient et à ces secondes rouges de la nuit: celles où les voix du rêve, domptées par la lucidité diurne, susurre d'étonnantes mélodies.

C'est sur une scène sombre et couverte d'un voile cotonneux, que le metteur en scène Xavier Marchand a couché des êtres agités d'un sommeil émancipateur, dans un ailleurs dilaté, bien loin d'ici... Ici, à Laugharne, petit bourg gallois, station balnéaire sur le déclin où végète l'auteur et pour les habitants duquel il composa *Au bois lacté*, cette fantaisie de langage.

En fait de langage, c'est bel et bien de poésie dont il s'agit: elle s'élève à deux voix, au biais de deux narrateurs tapis dans une obscurité refusant de se défaire. Le micro en boutonnière, le verbe teinté d'un fort accent anglais, les quidams nous mènent fébrilement d'un habitant à l'autre, étendu qui, la plupart du temps, aspirent à d'autres corps qu'à celui de leur respective moitié. Parfois, en écho plus local, et c'est là éloquent acrobatie linguistique, c'est le texte anglais qu'articulent leurs bouches volubiles.

Mais que Dylan Thomas nous soit servi dans le texte ou qu'il soit traduit, tout n'y est qu'assonances charnelles et suaves, sans pourtant que cette langue se charge de miel. Bien au contraire. Ne cédant jamais à la surenchère, le poète nous charme et nous captive de phrases ciselées, où l'art de la métaphore, parfaitement maîtrisé, croque des villageois aux travers aussi ridicules qu'attendrissants. On songe de prime abord que le fiel se coule dans le regard et, partant, les descriptions de Thomas. Mais la pièce s'affirmant, force est de constater que ce fiel-là est prétexte à exciter l'attention du spectateur, à accrocher son intérêt sur des scènes à peine dignes de notre dédain, tant elles s'affolent dans le spectre obtus d'un village que rien, hormis sa propre rumeur, ne captive... Pourtant, sur fond de ce piètre constat s'esquisse, en pointillés pudiques, la compassion de l'auteur. Et la nôtre.

Ce sentiment ira s'affermissant dans la deuxième partie du spec-

tacle qui, bien que présentant une construction imparfaite (le poète la rédigea quelques années plus tard, aux prises avec un éthylisme croissant...), injecte aux personnages et diffuse à l'atmosphère un sérum bouillonnant de merveilleux. D'autant que voici nos Gallois enfin à la verticale, les yeux crottés par trop de songes grivois. Xavier Marchand les a judicieusement postés là, devant des portes colorées ne dévoilant nul intérieur, comme autant de battants ouverts à notre imagination que guide un récit au présent: « Le révérend Jenkins sort de son lit et tâte non mangé dans un guide de l'empoisonnement. Au gré de sa tournée, le facteur ouvre certaines enveloppes et, simultanément, la vie des habitants. Promenant dans les rues une légèreté court-vêtue et désabusée, Polly-Jarrettère, elle, s'offre, au tout venant. Magiquement orchestrées, ces instants de peu, ces menus tourments s'enchaînent sans temps mort, en jets vivaces vraiment.

Bribes de fraîcheur contrebalançant les désillusions adultes, des enfants (acteurs amateurs de l'Atelier théâtral des quartiers d'Ivry) entonnent des ritournelles d'un moralisme désuet... Mais le carré scolaire franchi, ils ont tôt fait de s'encanailler: « Embrasse-moi sur la colline! Dans l'allée des grosseilles! » demanderont tout à tour des fillettes à des garçonnettes... Tâchons de ne pas dévoiler aux spectateurs la saveur des ces métaphores. Mais difficile de laisser intacte celle du titre.

Le *Bois lacté* est bien cet entre où, à l'aube, fourmillent les désirs pressés de s'assouvir. Les essais de phrases mûgères, coiffées de fichus, ne bourdonnent pas autre: qui donc étreindra, quelle infidélité fleurira dans le bois, qui est aimé, qui ne l'est plus? Fouillant les plus cocasses et tendres de ses questions, Dylan Thomas a érigé les plus vulgaires anecdotes au rang d'événement enchanteur. Poreuse, la mise en scène de Xavier Marchand aspire le spectateur, à la manière de la grotte de Lewis Carroll, vers ce prosaïsme diapré de fabuleux.

AUDE BRÉDY

*Jusqu'au 2 juin 2002. Le samedi à 20 heures et le dimanche à 16 heures, au Théâtre des Quartiers d'Ivry, 1, rue Simon-Dereure, mairie d'Ivry.*